



Cyrano de Bergerac

de Jean-Paul Rappeneau

Fiche technique

France - 1990 - 2h15

Réalisateur :

Jean-Paul Rappeneau

Scénario :

Jean-Paul Rappeneau,
Jean-Claude Carrière
d'après l'œuvre de **Edmond Rostand**

Musique :

Jean-Claude Petit

Interprètes :

Anne Brochet

(Roxane)

Gérard Depardieu

(Cyrano de Bergerac)

Vincent Perez

(Christian de Neuville)

Jacques Weber

(Comte de Guiche)

Roland Bertin

(Ragueneau)

Philippe Morier-Genoud

(Le Bret)

Pierre Maguelon

(Carbon de Castel-Jaloux)

Josiane Stoleru

(La Duègne)



Cyrano de Bergerac

Résumé

Amoureux en secret de sa cousine Roxane, une précieuse dans l'esprit du temps, Cyrano vit comme bon lui semble, et "poète, bretteur, musicien, physicien", ne cesse de faire preuve en toutes circonstances d'une agressivité par laquelle il se défend de sa laideur. Roxane, courtisée par le comte de Guiche et par Christian de Neuville, est attirée par ce dernier et demande à Cyrano de le protéger. Christian ne sait pas débiter le madrigal : par jeu et par défi, Cyrano sera son inspirateur et Roxane succombera à celui qu'elle pense un bel esprit. Dépité, de Guiche envoie les deux hommes au siège d'Arras où Christian sera tué. Roxane se réfugie dans un couvent où, chaque soir, son cousin vient la divertir. Le jour de sa mort, il lui avoue enfin la vérité.

Critiques

L'une des œuvres les plus jouées dans le monde (et dont le succès, en France, est constant) a depuis longtemps attiré les gens de cinéma. Chacune des adaptations précédentes respectait la pièce d'assez près et se contentait le plus souvent de l'aérer des séquences qui sont, à l'origine, soit "off" (le combat de la porte de Nesle), soit peu exploitables en scène (le siège d'Arras). Rappeneau et Carrière ne cachent pas qu'ils ont beaucoup pensé à Welles (dont on sait qu'il travailla sur une adaptation) pour faire des choix particulièrement judicieux : dépoussiérer le texte des notations les plus datées, recomposer l'intrigue comme s'il s'agissait d'un véritable scénario, couper un certain nombre de "tunnels théâtraux" et, ce faisant, retrouver une dynamique et un rythme véritablement cinématographiques.

Pour ce faire, ils n'ont pas hésité à couper

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



dans le texte, voire à écrire de nouveaux vers nécessaires à la compréhension ou à l'articulation. Ainsi la scène du mariage qui se passe habituellement en coulisses donne lieu à quelques répliques inédites tandis que l'action parallèle (l'épisode du voyage dans la lune) est considérablement raccourcie. Ne multiplions pas les exemples avant de souligner combien ce travail de recréation, effectué avec brio et respect, modernise avec bonheur une pièce tout de même datée. Il en est de même pour l'utilisation de l'alexandrin que les auteurs font accepter comme une langue quasi naturelle. Il faut dire qu'ils sont considérablement soutenus dans ce travail de dépoussiérage par un Depardieu qui, après tant d'illustres prédécesseurs (dont Weber, ici présent dans le rôle de De Guiche), réussit à imposer, le jouant presque au naturel, un Cyrano d'une véracité confondante. Débarrassé de ses excès mais non de son romantisme, celui-là est sans doute plus proche (pour ce que nous en connaissons) du modèle historique. Pourtant la pièce n'a rien perdu de sa force et de l'émotion qu'elle dégage : les spectateurs ne s'y sont pas trompés qui en ont fait le succès de l'année.

Jacques Zimmer
La revue du cinéma hors série 1990

Tels quelques gredins embusqués dans une ruelle obscure, la plume aiguisée, nous attendions Cyrano-Depardieu. Le théâtre venait de nous offrir Jacques Weber et le petit écran, qui à ses heures sait ressortir les quelques perles qui ornent son passé, avait diffusé récemment sur FR3 le fin *Cyrano*, de Sorano. Nous n'étions pas de ces bretteurs professionnels cherchant à faire le mal par principe ou par vice. Non, nous pensions que "*Cyrano De Bergerac*", était de ces œuvres qui méritent d'être ardemment défendues quand on les ridiculise, applaudies lorsqu'on les magnifie. Alors la voix de Depardieu a

résonné, la caméra de Rappeneau a joué et les vers de Rostand ont roulé. La réalisation de Jean-Paul Rappeneau n'a pas été qu'un accompagnement du texte, sur l'écran n'apparaît pas du théâtre filmé. Au contraire, l'espace supplémentaire qu'apporte le cinéma est parfaitement utilisé. L'image d'un film ne fait pas que montrer, elle doit être intelligente. L'intelligence de l'image, c'est sa faculté d'expression, d'enrichissement, tout en sachant parfois se faire discrète. Une bonne mise en scène naît en partie de la maîtrise de cette alchimie. Le cinéma de J. P. Rappeneau a su être à la hauteur de l'œuvre d'Edmond Rostand.

La mise en scène est harmonieuse. Harmonie entre images, jeux d'acteurs et bande son.

La caméra rythme les scènes en respectant le ton. Tantôt elle se faufile parmi la foule, accompagnant frénétiquement les combats. Tantôt caresse le visage d'un Cyrano au cœur blessé. Puis finalement elle emporte son âme au travers des bois vers l'astre qui le fascinait, la Lune. La caméra élargit notre vision, donnant de l'ampleur aux scènes. Elle est près de l'acteur, dans les décors ou au milieu de la foule. Ainsi découvrons-nous le parterre du théâtre où Cyrano jouera son premier acte. Vision réaliste ou magique comme l'envolée des lustres annonçant le début de la représentation. La musique joue aussi un rôle important, elle ponctue les scènes d'actions, souligne les moments de trouble ou d'émoi.

Depardieu, un Cyrano truculent et tragique :

Gérard Depardieu quant à lui, s'est laissé prendre par Cyrano tout en appliquant sa patte. Cela donne naissance à un homme robuste et tonitruant sur le passage duquel on s'écarte. Force qui cherche à dissimuler une blessure sans cesse ravivée par le clair de lune dessinant l'ombre de son visage sous le balcon de celle qu'il aime. Cyrano et Depardieu ont peut être souvent mené

le même combat face aux nantis et autres idiots dont l'esprit ne s'élève guère plus haut que la bourse qui gonfle leur poche. Ils ont peut-être supporté la même peine. Blessure douloureuse née de ne pas être aimé de celle pour qui ils iraient décrocher la Lune. Le salut de Cyrano et sa torture sont dans la possibilité qu'il a d'exprimer sa passion à travers la bouche et les lettres de Christian. Gérard Depardieu a la truculence et le tragique de Cyrano Savinien-Hercule De Bergerac. Il nous offre avec brio la poésie, l'humour et la souffrance de son personnage.

Les quelques vers supplémentaires et la suppression de certains autres n'enlèvent rien à la qualité d'un film qui, sans être un chef-d'œuvre, nous rappelle que le cinéma peut être générateur d'émotions intenses.

Christophe Duquesne
Critiques cahier du cinéma 467

Cyrano de Bergerac démarre très fort, dans l'ellipse visuelle et la fulgurance conjuguée d'une bande-son renvoyant d'étranges bruits (les alexandrins de Rostand qui se déchainent comme jamais lors de cette première scène avec la fameuse tirade du nez) au bord de la perte de sens (il faut un temps d'acclimatation pour qu'on parvienne à comprendre ce qui se dit). Ce pari du respect de la langue impose à l'écoute une épreuve plutôt inattendue dans un film qui vise évidemment plus le public de Camille Claudel que celui des Straub. L'audace de Rappeneau s'accompagne, cela dit, d'un défi plus en rapport avec l'identité de son film (surtout pas de théâtre filmé : il faut que le spectateur reconnaisse le cinéma) qu'il relève le plus souvent avec l'élégance d'un Demy par un mouvement saisissant dans l'élan, la musicalité des vers. Avec cette ouverture qui, d'emblée, sature la puissance des mots, le film a trouvé son maître. Le Cyrano de Rappeneau a la langue bien pendue et son nez légendaire.

re demeurera moins voyant, dans le film, que la parole qui, à travers le personnage (et son relais fusionnel, Depardieu), y prend corps.

Rappeneau croit au pouvoir de séduction des mots, à leur capacité d'imprimer un rythme à sa mise en scène et il se révèle ainsi lui-même un véritable double de Cyrano, aussi enflammé, aussi naïf, aussi magicien que le héros de Rostand. Les mots ne racontent pas seulement ici une histoire, ils en sont la principale matière. La réussite du pari des alexandrins ne tient, en cela, pas tant à la volubilité naturelle avec laquelle ils glissent dans le film qu'à leur préciosité volontairement artificielle et à leur exactitude brillamment décorative qui se révèlent de dangereux leurres pour les sentiments. Metteur en scène malheureux de son propre amour, Cyrano fait l'expérience de la vanité du spectacle et quand Rappeneau abandonne sa fascination pour le langage et se lance dans le spectacle de la Guerre, son film perd soudain beaucoup de sa densité et de son charme.

Il y a, dans ce film, un certain militantisme (disons, pour une défense de la langue française et pour un cinéma grand public de qualité) qui ne manque pas de sincérité. Le film dessine la perspective d'un vrai mieux disant culturel, expression qui fait toujours un peu peur mais que l'on peut, pour une fois, utiliser sans ironie et sans mépris. Il est vrai que dans la classe de cancrs du cinéma commercial français, il n'est pas difficile de briller. Mais Cyrano s'offre le luxe de ne pas être simplement efficace. Ce luxe c'est celui de la parole dont Rappeneau se berce, sachant qu'il tient là la magie essentielle du romanesque. Rappeneau place la barre assez haut pour s'avancer sans crainte sur le terrain de la qualité culturelle. Et dans Cyrano, ces deux mots ne riment pas à rien.

Frédéric Strauss
Cahiers du cinéma n°430

Le marivaudage héroïque

"Ma mère ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur. Plus tard j'ai redouté l'amante à l'œil moqueur..."

Lorsque se donnèrent sur scène les premières représentations de "Cyrano de Bergerac", son auteur, Edmond Rostand, eut à affronter autant de clameurs de haine que de vivats. Un siècle plus tard, il ne viendrait à personne l'idée de contester la qualité de son œuvre, cette "comédie d'aventures, coupée avec une merveilleuse adresse en tableaux très variés" (Francisque Sarcey - 3 janvier 1898) : c'est que Cyrano au grand nez fait maintenant partie des meubles, il est un trophée flambant du patrimoine français, "de quel droit ne l'aimerait-on pas ?" en aurait dit Guitry !

Il n'en est pas de même avec les films, dont on attend les auteurs au tournant, particulièrement en cas d'adaptation ! La bataille aura-t-elle lieu une fois de plus ? Faut-il attendre que Jean-Paul Rappeneau soit parti serrer la pince d'Edmond Rostand au paradis des artistes pour lui décerner les mêmes louanges ? Puisque, il est aisé de l'affirmer, *Cyrano... le film est aussi "bon" que Cyrano... la pièce*, il ne reste plus au critique qu'à plier bagage, à moins que pour les chères têtes blondes, un petit tour d'horizon ne soit bénéfique.

Qui est Cyrano de Bergerac ? Chez Rostand comme chez Rappeneau, une grande gueule. Il ne possède pas seulement un gros pif tourné vers le ciel, mais un tempérament coléreux, vif, un sens de la répartie que son physique ingrat a, par compensation, aidé à se développer. L'âme de Cyrano est belle, si son visage ne l'est pas, il aime Roxane, sa diaphane cousine, et, pour son bonheur, va même jusqu'à écrire les lettres d'amour que son benêt d'amoureux est bien en peine d'imaginer. La suite, on la connaît, et sinon, qu'on la découvre, c'est "une joie, et une souffrance", comme disait Truffaut, comme l'amour, parce que c'est beau.

Ce n'est pas par hasard que deux des acteurs les plus tonitruants de notre cinéma national se soient précipités la même année sur ce cadeau béni du "box-office" théâtral, dès que les droits d'adaptation en sont "tombés (!) dans le domaine public" : sur les planches, Belmondo dont on sait et savoure le panache, et sur l'écran, Depardieu, porte-parole du cinéma français au-delà des mers. L'un et l'autre se battent et touchent juste, comme Cyrano. Depardieu, qu'on se le dise, sait crier et murmurer les vers étonnamment modernes d'un texte flamboyant, il sait pleurer avec douceur et avouer son amour avec pudeur ou fureur (selon son inspiration) qui, ici, s'est littéralement vautrée avec délectation dans un rôle qui semble fait pour lui, "le grand rôle de la quarantaine" dit-il, pour lequel il était mûr.

Pour Depardieu c'est aussi la rencontre inespérée avec le metteur en scène du film *Les Mariés de l'An II*, dont Jean-Paul Rappeneau a conservé la verve et amplifié le mouvement, aux dimensions épiques et mélodramatiques des tourmentes qui agitent le cœur de son héros. Les premières quarante minutes sont un tourbillon furieux et grouillant de personnages, d'explosions verbales, dont bien sûr la fameuse tirade des nez, menée par Depardieu comme une charge héroïque, dans une mise en scène aussi mouvementée que les batailles de la dernière partie. "A bras le corps", c'est ainsi, dit Rappeneau, qu'Orson Welles aurait sans doute pris ce personnage s'il l'avait filmé comme il le souhaitait longtemps, et c'est exactement ainsi que Depardieu a saisi son Cyrano, ainsi que le réalisateur a suivi et orchestré cette marée de passions, le mouvement ininterrompu de toutes ces âmes survoltées et le foisonnement des décors et des superbissimes costumes.

"Sous une comédie brillante, sous une éloquence éblouissante, dit Rappeneau, court une histoire plus profonde, d'un homme qui porte une blessure, mais

sous la difformité se cache un beau prince. Le personnage se trouve à la croisée de mythes très forts qui résonnent immédiatement dans l'inconscient collectif."

Hélène Merrick
Revue du cinéma 459

L'esprit du théâtre et la beauté du cinéma ?

Acte 1 : Où Cyrano ferraille

Et comment ! Avec une ardeur, un élan, avec une volonté que peu de planches lui avaient vu jusque-là. Depardieu saute, galope, volte-face, s'égosille ; il faut dire qu'à part quelques "happy few", personne n'apprécie vraiment l'irruption du fâcheux. Ni les précieuses pâmées au balcon, ni l'antique (et pourtant récente) assemblée des académiciens, ni les joueurs de dés bousculés dans leur activité favorite. Cyrano, donc, est obligé de s'imposer, de faire feu de tout bois. Et la caméra de Rappeneau le suit en ses amples mouvements, ses brusques écarts, au milieu de ce désordre grandiose de l'hôtel de Bourgogne. Superbe mise en scène, superbe performance d'acteur, menée jusqu'au bout de cet acte, jusqu'à la fameuse tirade du nez qui, contrairement aux habitudes, est déclamée presque en courant, comme placée de force à un interlocuteur qui s'en moque. L'idée est belle, quand on a si souvent vu sur scène le partenaire figé attendre patiemment la fin du numéro de Cyrano. Utilisation passionnante des qualités propres du cinéma, au service d'une idée, de la conception d'un personnage : il lui faut, littéralement, courir après ses adversaires qui le dédaignent. D'entrée le personnage est typé, et il restera cohérent jusqu'à la fin du film.

Acte 2 : De Cyrano, la faille

Comme on le sait, elle s'appelle Roxane, ou plutôt Madeleine, et pour elle, faisant preuve d'un courage plus grand qu'il n'en faut devant cent adversaires, il s'efface. Ici plus encore qu'à la scène. Il s'efface tellement qu'il paraît moins touchant, moins émouvant que nous ne l'avons connu. Sans doute est-ce aussi un effet du cinéma que de distraire d'une réplique par un trop beau visage : Roxane apparue, Roxane souriante, il faudrait toute une scène pour que le sacrifice de Cyrano nous rattache à lui. Jusque dans ses quartiers, qu'il regagne bougon, sa faiblesse est celle d'un perdant impuissant plus que d'un romantique. C'est pourtant le moment de ses grandes déclamations morales, sur l'ambition et la liberté, mais elles nous le livrent un tantinet besogneux

Ce qui permet d'ailleurs un clin d'œil par rapport à la pièce, lorsqu'il reprend la présentation des Cadets, mal récitée par Le Bret, pour la déclamer "comme il faut". Adaptation ironique, qui prend la tirade pour ce qu'elle est : un morceau de bravoure obligé pour l'acteur. Et qui en même temps éloigne encore Cyrano du brio "naturel" que Rostand lui avait semble-t-il plus volontiers octroyé.

Acte 3 : Cyrano rimaille

Laissons-le donc à son balcon, et à ses métaphores hardies. Ce qui est plus amusant, c'est la façon dont Jean-Claude Carrière a utilisé sa propre passion pour la poésie du XVII^e siècle, et su composer quelques lettres inédites, rajouter une soirée chez les précieux, et rendre compte en définitive d'une atmosphère que la pièce oublie totalement. Les quelques scènes de la vie de Roxane, ajoutées à celles de l'hôtel de Bourgogne, composent un siècle plus tangible, dans lequel l'intrigue trouve plus justement sa place. Personnages marginalisés par leurs idéaux, nos héros sont caractéristiques de cette profusion

que le XVII^e siècle cultive, avant de la régenter.

Acte 4 : Cyrano bataille

Ce qui est tout à fait symptomatique, et encore une fois ironique, c'est que cela n'intéresse personne. En fait c'est Anne Brochet qui subjugué les soldats, et on les comprend. N'en déplaise aux âmes épiques, les Cadets assiégés voient en Roxane, plus sûrement qu'en Cyrano, l'incarnation de leurs rêves. L'adaptation passe rapidement sur les problèmes d'intendance, de stratégie, réduits à n'être qu'éléments de décor. Comme on l'a compris, c'est la fin de notre héros : toujours aussi courageux, il n'en passe pas moins au second plan. Ce n'est plus lui qui mène le bal : la guerre l'occupe trop.

Acte 5 : Et Cyrano se taille...

Bien sûr, j'aurais dû trouver un intertitre plus élégant. On dira qu'il ne convient pas à la mémoire de Cyrano. Mais, lucide et désabusé comme il savait l'être, il ne l'aurait peut-être pas rejeté. Voici dans ce cinquième acte la limite d'une adaptation cinématographique de Cyrano. Ce dernier incarne le triomphe de l'esprit sur la beauté, du discours sur l'image. Or sur l'écran c'est l'image d'un de Guiche qui nous touche, dont les ambitions amères sont joliment filmées sur fond de couvent ; c'est Roxane redevenue Madeleine dans le soir qui tombe. Les envolées de Cyrano, quant à elles, manquent de substance, comme celui-ci manque de corps (oui, même interprété par Depardieu !). Au théâtre son ombre suffit, et c'est elle qui émeut. Peut-être est-ce ici qu'il aurait fallu prendre le plus de distance par rapport aux planches. Pour que la mort de Cyrano ait une force égale à son entrée sur scène...

Vincent Amel
Positif 351 (mai 90)

Jean-Paul Rappeneau

Réalisateur et scénariste français né le 8 avril 1932 à Auxerre. Scénariste de Louis Malle (*Zazie dans le métro, vie privée*) et de Philippe de Broca (*L'homme de rio*), il a le goût du travail bien fait. Après un bon début avec *La vie de château* dont le scénario était par Cavalier, Sautet, Daniel Boulanger et lui-même, il amusa avec *ses Mariés de l'an II* qui donnaient de la Révolution une image peu conventionnelle, si l'on peut se permettre un tel jeu de mots qui n'eût pas été dépareillé dans le film. *Le sauvage* n'emporta pas l'adhésion de la critique, peut-être en raison de sa distribution : on eût préféré, pour donner corps au scénario, des acteurs moins connus qu'Yves Montand et Catherine Deneuve. Le même reproche pourrait être adressé à tout feu, tout flamme et au couple père -fille, Montand-Adjani, difficilement crédible. Mais le succès populaire est toujours au rendez-vous. Et c'est le triomphe de *Cyrano*. La mise en scène de Rappeneau est irréprochable une nouvelle fois. Mais Depardieu est-il un *Cyrano* crédible ? Pour que l'émission existe ne conviendrait-il pas que *Cyrano* ait le même âge que *Christian*, la seule différence étant celle du physique ? Alors on comprendrait mieux les illusions du Gascon.

Filmographie

La vie de château	1965
Les mariées de l'AN II	1970
Le sauvage	1975
Tout feu tout flamme	1981
Cyrano de Bergerac	1989